

# Can l'esprì colatte su eun papi

Denise Chaissan

## PRÉFACE

*J'ai dit et répété plusieurs fois «Honneur à ceux qui savent donner dignité de langue à notre dialecte» notre patois bien-aimé que nous avons le droit et le devoir de sauvegarder, d'aimer et de transmettre aux générations futures.*

*je l'ai affirmé, naturellement pour notre félibre Jean-Baptiste Cerlogne, pour notre contemporain, poète patoisant par excellence, Marco Gal, et j'utilise aujourd'hui cette même devise pour une jeune poète, Denise Chaissan, enseignante auprès des écoles supérieures de notre Région, qui se mesure avec son œuvre première. L'œuvre poétique de ce recueil se compose de 60 poèmes, la plupart en patois d'Aymavilles, quelques-uns en français. La lecture de ces poèmes est facile et agréable et la perception du message est immédiate et souvent réconfortante.*

*Les thèmes sont habituels à notre petit coin de terre : la poésie des saisons parmi lesquelles Denise privilégie l'automne, avec les vendanges, la Toussaint, les châtaignes, les souvenirs des personnes de la famille qui ne sont plus ; un brin de philosophie quotidienne ou plus simplement de bon sens comme celui de garder son amoureux pour ne pas rester seule, soigner le jardin potager, se laisser charmer par la musique de l'harmonica ou par les jeux d'autrefois, faire de l'ironie au sujet d'un malade imaginaire, apprécier le parfum des vieux livres ou la joie de la danse ou la compagnie des animaux domestiques comme le chat ou le chien, ou encore savourer un bon café comme savait le faire Madàn, la grand-mère des doux souvenirs.*

*Nous ne pouvons que souhaiter un avenir heureux dans le monde des lettres à la jeune Denise, en l'invitant à continuer à s'appliquer dans cette tâche qui la stimule et la comble, mais qui est aussi un rude travail où l'inspiration n'est pas suffisante, où constamment il faut développer labeur, style, rythme, musicalité. C'est*





De gauche à droite : Jeannette Bondaz, Denise Chaissan, Mme Teresa Charles - Ass. Instruction et Culture et Danilo Fusinaz

(photo Andrea Ferré)

*à travers ce travail intense qui demande inspiration et transpiration qu'elle pourra s'inscrire dans la lignée de l'héritage que nos ancêtres nous ont légué pour enrichir notre patrimoine linguistique et poétique.*

**Teresa CHARLES**

*Assesseur à l'Éducation et à la culture*



## Un petit monde de parfums

Un petit monde de parfums d'un temps aux teintes traditionnelles nous revient à travers les yeux de cette jeune fille, toute la couleur d'une vie simple aux sentiments solides : les souvenirs des veillées, le goût intense de l'amitié, les travaux de campagne en fête, telles que les vendanges, les foin, des moments de vie simple, les observations de la nature, les actes du quotidien de la vie qui se contente de peu et qui jouit du peu, qui aime la compagnie et les gens et surtout

l'amour du travail en compagnie, le même qui autrefois unissait fraternellement les personnes. Elle chante, par une poésie très simple, parfois frêle et naïve, mais qui déjà prélude à des qualités pour se faire profondeur et synthèse et musique aussi, dans une langue qui est la sienne, maternelle, chaude et concrète, son patois d'Aymavilles, l'amitié, la fraternité, la nature, l'innocence de l'enfant comme un but à rattraper, en lui souhaitant de ne pas grandir (Druma, druma / petchoù mèinoù / druma, druma / veun pa pi grou), pour le tenir loin de ce monde horrible de famine et de guerre comme dans un pire cauchemar que même pas le soleil qui s'épatte / deun la valaye ne peut effacer.

Dans sa réalité c'est surtout la famille qui est le point de repère où se somme toute certitude et se concrétise jour après jour le bonheur d'une existence d'harmonie et de survivance des liens d'amour. Surtout grand-père et grand-mère (madàn é padàn) tiennent la plus grande place dans l'âme. Ce lien d'amour privilégié avec les ancêtres la porte à charmer tout du passé, tradition, vie simple, culture. Même le parfum des vieux livres et des vieilles photos nous ouvrent parfois des horizons anciens et chéris. Ivvro de livro (j'ouvre des livres) : il y a là une quelque recherche de musique qui pourrait porter à des sens, à travers les sons des paroles, plus lointains encore : ivre de livres (s'enivrer de livres).

Un jour le grand amour aussi vient battre à la porte de son âme. C'est ainsi que dans la vie on a le bonheur de trouver la pluima de l'andze, de l'ange de beauté, de l'ange du bonheur qui transforme l'existence en lumière ; donc il existe, puisque can la leunna l'è plègna, / eunna pluima danse pe l'er é eugn andze danche li i méntén / de mon pailler et rien n'y peut la nèi de l'ifouryì, qui voudrait détruire cette fleur, contre l'éclatement de la joie.

C'est encore une petite aventure aussi pour nous que de fouiller dans la bourse di poète pour y trouver toutes ces choses qui hantent sa vie, une bourse plègna de fleur, de souvenir / que lèi reumpléison lo queur, tous les parfums du jardin potager d'où grand-mère sort les saveurs de toujours de la bonne cuisine d'autrefois, les contes de jadis qui animaient les veillées et épouvantaient les enfants, le vieux tablier, si que beutte madàn, devise de la bonne ménagère, qui s'imprègne de toutes les odeurs des mets et qui ne l'abandonne jamais. Pareillement sont ancrés dans la mémoire les souvenirs des jeux simples et inoubliables de l'enfance avouì eunna pouetta de patteun, et la musique d'un vieux accordéon, même s'il est tchica malbeuttoù, qui fait de nouveau jaillir la dzénta voya de vivre dans les moments de tristesse.

Tout se passe dans le tourbillon des saisons qui accompagnent avec leurs couleurs, leurs sons et leurs parfums et parfois même avec leurs malheurs quand la nature se déchaîne: sénque l'è totta seutta ive que colatte / é se pourte ià le mèizón ? et la montagne que dze pénsao la pi dua... / mi comme totte le bague, / euncó lliue l'è tsizua... Donc rien n'est certain ? Seulement la mort qui arrevvve dedeun l'obscurité Mais dans le temps de l'existence combien de choses méritent

notre peine de vivre : l'amour, l'amitié, l'éclat de la beauté de la nature, les rapports humains de tous les jours, la vie dans la chaleur de la famille. De toutes ces choses se compose ce monde simple et enchanté qui nous parle en français, mais surtout dans la lenga de ma mère, celle que Cerlogne nous a tracé, ce francoprovençal parlé depuis plus d'un millénaire et qui depuis 150 ans s'écrit aussi et se manifeste dans la variété de ses patois, qui exprime notre culture et qui engendre notre littérature à nous.

**Marco GAL**



## Considérations

J'ai eu le plaisir de m'occuper de la révision des textes de Denise en ce qui concerne la graphie car, avant de remettre ses poèmes à l'éditeur, elle a voulu les revoir en s'appuyant sur un système d'écriture cohérent.

Et elle a choisi la graphie du BREL. Pourquoi ? Parce que - comme vous le savez - la graphie élaborée par le BREL représente un système flexible, une écriture pour ainsi dire « universelle », permettant à chacun d'écrire son propre patois, et à tout le monde de le lire correctement, sans grandes difficultés.

J'ai donc eu cette opportunité, qui m'a permis de parcourir ses textes mot par mot, en les recevant directement de la voix de l'auteur. Un privilège qui n'est pas donné à tout le monde !

Que dire alors de l'œuvre de cette jeune poétesse ?

*Un petit monde de parfums*, comme l'a définie Marco Gal dans la préface du livre.

Un petit monde de parfums mais pas uniquement : le monde qui affleure des pages de Denise évoque non seulement les dimensions sensorielles du vécu personnel de l'auteur mais, à travers elles, il projette le lecteur dans la dimension universelle de l'âme : la dimension de l'amour, de l'amitié, du lien profond avec la famille et la terre, la dimension des souvenirs et puis, très forte, la dimension du rapport presque mystique avec la nature, cette nature qui est à la fois source créatrice et force de destruction.

Tout ça passe à travers un langage très frais, frais comme son âge.

Ce langage prend les formes du patois d'Aymavilles, où elle habite depuis sa naissance, mais il demeure cependant un patois assez personnel, qui ressent des influences multiples des parlers limitrophes.

Denise compose dans un style non littéraire, peu recherché dans ses formes ; plein cependant de cette force naïve qui fit jadis la grandeur de poètes comme Cerlogne.

C'est son choix, déterminé par la volonté de représenter son univers intérieur avec les mots de son âme ; sans trop se soucier de la recherche d'une rigueur linguistique qui viendra peut-être un jour mais qui risquerait à présent d'en étouffer l'élan poétique.

Langage spontané donc, mais non négligé ; j'ai en effet retrouvé dans ses poèmes très peu d'interférences et, chose assez rare de nos jours, presque toutes provenant du français : témoignage évident de l'amour que Denise nourrit pour cette langue sœur qui, disons-le au passage, loin d'être une entrave à l'épanouissement du françoprovençal, en a toujours été un point de repère fondamental.

J'ai en outre eu le plaisir de découvrir, glissés dans ses textes, des mots qui se perdent dans l'usage commun, tels que *doblón*, bouteille de la capacité de deux litres, qui rappelle à l'esprit un autre mot désormais désuet, mais encore utilisé par Cerlogne dans ses compositions: *amolòn*, bouteille d'un litre ; et puis des verbes tels que *dégroilli* (*dégroilli* le pézette : écosser les petits pois) ou des locutions comme *tsemin-é di tsâse* (les pieds nus).

Mais l'élément le plus marquant du point de vue linguistique dans l'œuvre de Denise est sûrement son recours au langage figuré : ainsi *Can (lo solèi) djouye avouï la plodze* (...) *baille la via a eun pon de satte couleur, la leunna (plègna) sèmble de fromadzo* et *le man (de padàn é madàn) son bon-e comme lo mimo pan*.

Par ce langage fait d'images, chaque chose s'anime d'une vie autonome, prend du relief et projette le lecteur dans un monde qui n'est jamais banal, l'accompagnant à travers des paysages qui paraissent parfois façonnés par la main du créateur, comme dans « Siel » : *siel blan de gnoule regotéye, que d'eunna man puissènta sèmblon tsapotéye*, ou bien plongés dans une atmosphère presque magique où les violettes se tiennent à l'abri, *ieui la poussa di solèi* ne pourra pas les atteindre. Voici une belle référence littéraire, qui relie Denise à une autre poétesse d'Aymavilles : sa première inspiratrice, Armandine Jérusel.

Un monde, pour revenir à notre ouvrage, où même le terrain du jardin qu'on laboure au printemps est vivant, *oumido comme lo san de noutra frèida téra*.

Un monde où les rêves restent *péndù comme de-z-itèile deun lo sombro de la nite* et où l'amour *crèi, dzor pe dzor, comme eunna fleur*.

Sa poésie, pour revenir à Marco Gal, se fait parfois aussi profondeur et synthèse : voyez comment quelques mots suffisent à Denise pour brosser le tableau de la fête des 18 ans : *Le couscrì, eunna valloù de sourie* ou bien pour décrire la

souffrance intérieure des hommes, comme quand elle se demande : Sènque l'è ?  
(*Sènque l'è*) *que fì tsire le larme di jeu de l'âme eun pègna.*

Pas mal du tout si nous considérons que ce premier recueil est issu de la plume d'une jeune fille d'à peine vingt ans.

A chacun, bien sûr, de formuler son jugement ; en ce qui me concerne, je voudrais conclure ces quelques réflexions en m'appropriant des mots tirés d'une critique littéraire écrite autrefois par Émile Chanoux, et qui me paraissent bien s'adapter à l'œuvre de Denise : *quelques temps après la lecture de ses oeuvres, on se surprend à aimer ce qu'on a lu*, et c'est là la preuve qu'il s'agit bien de la vraie poésie.

**Daniel FUSINAZ**